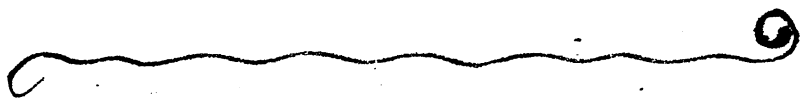


Uba's D: Manuscript



**G É N I E**  
**D U**  
**CHRISTIANISME.**

G É N I E  
DU CHRISTIANISME,  
OU  
B E A U T É S  
D E  
LA RELIGION CHRÉTIENNE;

P A R  
FRANÇOIS-AUGUSTE CHATEAUBRIAND.

---

Chose admirable! la religion chrétienne, qui ne semble avoir  
d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre  
bonheur dans celle-ci.

MONTESQUIEU, *Esprit des Loix*, Liv. XXIV, ch. III.

---

T O M E   Q U A T R I È M E .

---

A P A R I S ,  
CHEZ MIGNERET, IMPRIMEUR,  
RUE DU SÉPULCRE, F. S. G. N.º 28.

---

A N X. — 1802.

G É N I E  
DU CHRISTIANISME,  
O U  
B E A U T É S  
D E  
LA RELIGION CHRÉTIENNE.

---

QUATRIÈME PARTIE.

C U L T E.

---

L I V R E P R E M I E R.

ÉGLISES , ORNEMENS , CHANTS , PRIÈRES ;  
SOLEMNITÉS , etc.

---

C H A P I T R E P R E M I E R.

*Des Cloches.*

A T A L A nous ramène naturellement au culte chrétien, dont nous venons de voir quelques cérémonies dans le désert. Ce sujet est pour le

moins aussi riche que celui des trois premières parties, avec lesquelles il forme un tout complet.

Puisque nous allons entrer dans le temple , parlons d'abord de la cloche qui nous y appelle.

Cela nous semble une chose fort merveilleuse d'avoir trouvé le moyen , par un seul coup de marteau, de faire naître à la même minute , un même sentiment dans mille cœurs divers, et d'avoir forcé les vents et les nuages à se charger comme des pensées des hommes ! Le silence est-il plus poétique que cet air animé du son de l'airain , et devenu tout sensible dans le vague de ces espaces ? Considérée seulement comme harmonie , la cloche a indubitablement une beauté de la première sorte ; celle que les artistes appellent *le grand*. Le bruit de la foudre est sublime , et ce n'est que par sa grandeur ; il en est ainsi des vents , des mers , des volcans , des chûtes de fleuves , de la voix de tout un peuple.

Avec quel transport Pythagore , qui prêtoit l'oreille au marteau du forgeron , n'eût-il point écouté le bruit de nos cloches , la veille d'une solennité de l'église ! L'ame peut être attendrie par les accords d'une lyre ; mais elle ne sera pas saisie d'enthousiasme , comme lorsque la foudre des combats la réveille , ou qu'une pesante sonnerie proclame dans la religion des nuées , les triomphes du Dieu des batailles.

Et pourtant ce n'étoit pas là le caractère le plus remarquable du son des cloches ; ce son avoit mille relations secrètes avec nous. Combien de fois , dans le calme des nuits , les funèbres tintemens d'une agonie, semblables aux lentes pulsations d'un cœur expirant , n'ont-ils point surpris l'oreille d'une épouse adultère ? Combien de fois ne sont-ils point parvenus jusqu'à l'athée , qui , dans sa veille impie , osoit peut-être écrire qu'il n'y a point de Dieu ? La plume échappe à sa main ; il compte avec effroi les coups de la mort , qui semblent lui dire : *Est-ce qu'il n'y a point de Dieu ?* Oh ! que de pareils bruits n'effrayèrent-ils le sommeil de Roberspierre ! Etrange religion , qui , au seul coup d'un airain magique , peut changer en tourmens les plaisirs , ébranler l'athée , et faire tomber le poignard des mains de l'assassin !

Mais des sentimens plus doux s'attachoient aussi au bruit des cloches. Lorsqu'avec le chant de l'alouette, vers le temps de la coupe des bleds, on entendoit , au lever de l'aurore , les petites sonneries de nos hameaux ; on eût dit que l'ange des moissons , pour réveiller les laboureurs , soupiroit sur une cornemuse d'airain , l'histoire de Séphora ou de Noémi. Et cette cloche agitée par les fantômes , dans la vieille chapelle de la forêt , et celle qu'une religieuse frayeur balançoit dans nos campagnes , pour

écarter le tonnerre ; et celle qu'on sonnoit la nuit , dans certains ports de mer , pour diriger le pilote à travers les écueils ; tous ces murmures enfin , n'avoient-ils pas leurs enchantemens , leurs feries , leurs merveilles ? Les carillons et les voix bruyantes des cloches , au milieu de nos fêtes , sembloient augmenter l'allégresse publique ; c'étoit la joie exprimée sur une échelle de sons immenses : dans les grandes calamités , au contraire , leurs bruits devenoient terribles. Les cheveux dressent encore sur la tête , au souvenir de ces jours de meurtre et de feu , tout vibrans des lugubres clameurs des tocsins. Qui de nous a perdu la mémoire de ces hurlemens , de ces cris aigus entre-coupés de silence , durant lesquels on distinguoit de rares coups de fusils , quelques voix lamentables et solitaires , et sur-tout les sourdes ondulations de la cloche d'alarme , ou l'horloge qui frappoit tranquillement l'heure écoulée ?

Mais dans une société bien ordonnée , le bruit du tocsin , rappelant une idée de secours , frappoit l'ame de pitié et de terreur , et faisoit couler ainsi les deux sources des grandes sensations tragiques.

Tels sont à-peu-près les sentimens que faisoient naître les sonneries de nos temples ; sentimens d'autant plus beaux , qu'il s'y mêloit toujours un souvenir confus du ciel. Si les

cloches eussent été attachées à tout autre monument qu'à une église, elles auroient perdu leur sympathie morale avec nos cœurs. C'étoit Dieu même qui commandoit à l'ange des victoires de lancer les *volées* qui publioient nos triomphes, ou à l'ange de la mort de sonner le départ de l'ame, qui venoit de remonter à lui. Ainsi, par une foule de voies secrètes, une société chrétienne correspondoit avec la divinité, et ses institutions alloient se perdre mystérieusement à la source de tout mystère.

Laissons donc les cloches rassembler les fidèles; car la voix de l'homme n'est pas assez pure, pour convoquer aux pieds des autels, le repentir, l'innocence et le malheur. Chez les Sauvages de l'Amérique, lorsque des supplians se présentent à la porte d'une cabanne, c'est l'enfant du lieu, qui introduit ces infortunés au foyer de son père : si les cloches nous étoient interdites, il faudroit choisir un enfant, pour nous appeler à la maison du Seigneur.



## CHAPITRE II.

*Du Vêtement des Prêtres et des Ornaments  
de l'Eglise.*

ON ne cesse de se récrier sur les institutions de l'antiquité, et l'on ne veut pas s'apercevoir que le culte des chrétiens est le seul débris de cette antiquité, qui soit parvenu jusqu'à nous. Tout, dans l'église, retrace ces âges éloignés, dont les hommes ont depuis long-temps quitté les rivages, et où ils aiment encore à égarer leurs pensées. Si l'on fixe les yeux sur le prêtre chrétien, à l'instant on est transporté dans la patrie des Numa, des Lycurgue, où des Zoroastre. La *thiare* montre le Mède errant sur les débris de Suze et d'Ecbatanne; l'*aube*, dont le nom latin rappelle et le lever du jour et la blancheur virginale, offre de douces consonnances avec les idées religieuses; toujours un majestueux souvenir ou une agréable harmonie, s'attache aux tissus de nos autels.

Pourquoi l'autel chrétien, modelé comme un tombeau antique, pourquoi l'image orientale du soleil vivant renfermée dans nos tabernacles, blesseroient-ils si fort le goût? Nos calices avoient cherché leurs noms parmi les plantes, et le lis leur avoit prêté sa forme;

gracieuse concordance entre l'Agneau et les fleurs.

Comme la marque la plus directe de la foi , la croix est aussi l'objet le plus ridicule à de certains yeux. Les Romains s'en étoient moqué , ainsi que les nouveaux ennemis du christianisme , et Tertullien leur avoit montré qu'ils employoient eux-mêmes ce signe dans leurs faisceaux d'armes. L'attitude que la croix fait prendre au Fils de l'Homme , est sublime : l'affaissement du corps et la tête penchée , font un contraste divin avec les bras étendus vers le ciel. Au reste , la nature n'a pas été aussi délicate que les incrédules ; elle n'a pas craint de mouler la croix dans une multitude de ses ouvrages : il y a une famille entière de fleurs qui appartient à cette forme , et cette famille se distingue par une inclination à la solitude ; la main du Tout-Puissant a aussi gravé le signe de notre salut parmi les soleils.

L'urne qui renfermoit les parfums , imitoit la forme d'une navette ; des feux et d'odorantes vapeurs flottoient dans un vase à l'extrémité d'une longue chaîne : là se voyoient les candélabres de bronze doré , ouvrage d'un Caféri ou d'un Vassé , et images des chandeliers mystiques du Roi-poète ; ici les Vertus cardinales assises , soutenoient le lutrin triangulaire ; des lyres accompagnoient ses faces ,

un globe terrestre le couronnoit , et un aigle d'airain , surmontant ces belles allégories , sembloit , sur ses ailes déployées , emporter nos prières vers les cieux. Par-tout se présentoient et des chaires légèrement suspendues , et des vases surmontés de flammes , et des balcons , et de hautes torchères , et des balustres en marbre , et des stalles sculptés par les Charpentier et les Dugoulon , et des lampadaires arrondis par les Ballin , et des Saints-Sacrements de vermeil , dessinés par les Bertrand et les Cotte. Quelquefois les débris des temples des dieux du mensonge servoient à décorer le temple du vrai Dieu ; les bénitiers de Saint-Sulpice étoient deux urnes sépulcrales apportées d'Alexandrie : les bassins , les patènes , les eaux lustrales rappeloient à tous momens les sacrifices antiques ; et toujours venoient se mêler , sans se confondre , les souvenirs de ce que la Grèce eut de plus beau , aux sublimes réminiscences d'Israël.

Enfin , les lampes et les fleurs qui décoreoient nos églises , servoient à perpétuer la mémoire de ces temps de persécutions , où les fidèles se rassembloient pour prier dans les tombeaux. On croyoit voir ces premiers chrétiens , allumant furtivement leur flambeau sous des arches funèbres , et les jeunes filles apportant des fleurs , pour parer l'autel des catacombes : un pasteur tout éclatant d'indigence et de

bonnes œuvres , consacroit ces dons chétifs au Seigneur. C'étoit alors le véritable règne de J. C. , le Dieu des petits et des misérables ; son autel étoit pauvre comme ses serviteurs. Mais si les *calices étoient de bois*, les *prêtres étoient d'or*, comme parle S. Boniface, et jamais on n'a vu tant de vertus parmi les chrétiens, que dans ces âges où, pour bénir le Dieu de la lumière et de la vie, il falloit se cacher dans la nuit et dans la mort.

### C H A P I T R E   I I I.

#### *Des Chants et des Prières.*

ON reproche au culte catholique d'employer dans ses chants et ses prières une langue étrangère au peuple : comme si l'on prêchoit en latin , et que l'office ne fût pas traduit dans tous les livres d'église. D'ailleurs, si la religion, aussi mobile que les hommes, eût changé d'idiôme avec eux, comment aurions-nous connu les ouvrages de l'antiquité ? Telle est l'inconséquence de notre humeur , que nous allons blâmant ces mêmes coutumes, auxquelles nous sommes redevables d'une partie de nos sciences et de nos plaisirs.

Mais, à ne considérer l'usage de l'église Romaine , que sous ses rapports immédiats, nous ne voyons pas ce que la langue de

Virgile ( et même en certains temps et en certains lieux la langue d'Homère ) peut avoir de si déplaisant ? Nous croyions qu'une langue antique et mystérieuse , une langue qui ne varie plus avec les siècles , convenoit assez bien au culte de l'Etre éternel , incompréhensible , immuable ; et puisque le sentiment de nos maux nous force d'élever , vers le Roi des Rois , une voix suppliante , n'étoit-il pas tout simple qu'on lui parlât dans le plus bel idiôme de la terre , et dans celui-là même où les nations prosternées adressoient leurs humbles prières aux Césars ?

De plus , il y a une chose assez remarquable : des oraisons en langue latine paroissent redoubler le sentiment religieux de la foule. Ne seroit-ce point un effet naturel de notre penchant au secret ? Dans le tumulte de ses pensées et le fond de misère qui compose sa vie , l'homme , en prononçant des mots peu familiers ou même inconnus , croit demander toutes les choses qui lui manquent et qu'il ignore ; le vague de sa prière en fait le charme , et son ame inquiète , qui sait peu ce qu'elle desire , aime à former des vœux aussi mystérieux que ses besoins.

Il reste donc à examiner ce qu'on appelle la *niaiserie* et la *barbarie* des cantiques saints.

On convient assez généralement que dans le genre lyrique , les Hébreux sont supérieurs aux

Grecs et aux Latins : ainsi l'église qui chante tous les jours les pseumes et les leçons des prophètes, a donc premièrement un très-beau fond de cantiques. On ne devine pas trop, par exemple, ce que ceux-ci peuvent avoir de *niais* ou de *barbare*.

« N'espérons plus, mon âme, aux promesses du monde, etc. (1)

» Qu'aux accens de ma voix la terre se réveille, etc. »

» J'ai vu mes tristes journées

» Décliner vers leur penchant, » etc. (2)

L'église trouve une autre source de chants dans les évangiles et dans les épîtres des apôtres. Racine, en imitant ces *proses* (3), a pensé, comme Malherbe et Rousseau, qu'elles étoient dignes de tous les efforts de sa muse. S. Chrysostôme, S. Ambroise, Coffin et Santeuil ont réveillé à leur tour la lyre grecque et latine dans les tombeaux d'Alcée et d'Horace. Vigilante à louer le Seigneur, la religion mêle au matin ses concerts à ceux de l'aurore.

*Splendor paternae gloriae*, etc.

Source ineffable de lumière,  
Verbe, en qui l'Eternel contemple sa beauté,  
Astre, dont le soleil n'est que l'ombre grossière,  
Sacré jour, dont le jour emprunte sa clarté,  
Lève-toi, soleil adorable, etc.

(1) Malh.

(2) Rouss.

(3) Voyez le cantique tiré de S. Paul.

Avec le soleil couchant l'église chante encore :

*Cœli Deus sanctissime.*

Grand Dieu , qui fais briller sur la voûte étoilée  
 Ton trône glorieux ,  
 Et d'une blancheur vive à la pourpre nœlle,  
 Peins le ceintre des cieux.

Cette musique d'Israël, sur l'alyre de Racine, ne laisse pas d'avoir quelque charme : on croit moins entendre un son réel , que cette *voix morale et mélodieuse* , qui , selon Platon , réveille au matin les hommes épris de la vertu, en chantant de toute sa force dans leurs cœurs.

Mais, sans avoir recours à ces hymnes , les prières les plus communes de l'église sont admirables ; il n'y a que l'habitude de les répéter dès notre enfance, qui nous empêche d'en sentir la beauté. Tout retentiroit d'acclamations, si l'on trouvoit dans Platon ou dans Sénèque, une profession de foi aussi simple, aussi pure, aussi claire que celle-ci.

« Je crois en un seul Dieu ; père tout-puis-  
 » sant, créateur du ciel et de la terre , et de  
 » toutes choses visibles et invisibles. »

L'oraison dominicale est l'ouvrage même d'un Dieu qui connoissoit tous nos besoins ; qu'on en pèse bien toutes les paroles :